

# Le Petit Canadien

Organe de la Société Saint-Jean-Baptiste  
de Montréal

---

## SOMMAIRE

- I. — LA COLONISATION . . . . . Hector Authier.  
 II. — LE COUVRE-PIEDS (Cinquième prix du concours) Angéline Demers.  
 III. — TERRE NEUVE ET FIANÇAILLES (Mention  
 honorable) . . . . . J.-H. Courteau.  
 IV. — CHRONIQUE . . . . . Arthur Saint-Pierre.  
 V. — POT-POURRI D'ANGLICISMES (suite) . . . . .  
 La Ligue des Droits du français.

---

## LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

Les Femmes du Canada et la " Caisse Nationale d'Économie ", par  
Violette. — Tableau d'honneur des organisateurs permanents. — Bilan du  
mois de mars 1917.

---

Rédaction et administration : 296, rue Saint-Laurent, Montréal.

Abonnement annuel : Canada, Montréal excepté, 50 sous ;  
Montréal et Étranger, 60 sous.

Toute demande de changement d'adresse doit être faite par écrit et accom-  
pagnée de 5 sous en timbre poste.

Le Petit Canadien paraît vers le 25 de chaque mois; en cas de non-livrai-  
son, les abonnés sont priés de présenter leurs réclamations dans les 15 jours.,

Archives municipales de Montréal

# SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

*Grand aumônier* : Monseigneur L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

*Président général* : VICTOR MORIN, LL. D., notaire, 97, rue Saint-Jacques.

*1er Vice-président général* : V.-E. BEAUPRÉ, I. C., professeur, 372, rue du Parc

*2ème Vice-président général* : J.-B. LAGACÉ, professeur, 836, rue Saint-Hubert.

*Secrétaire général* : GUY VANIER, LL. L., avocat, 97, rue Saint-Jacques.

*Trésorier général* : JOSEPH HURTUBISE, courtier en assurance, 2, place d'Armes.

*Directeurs* : L'hon. L.-O. DAVID, sénateur, Hôtel de Ville. — E.-P. LACHAPELLE,

D. M., 267, ouest, rue Prince-Arthur. — THOMAS GAUTHIER, courtier, 11,

place d'Armes. — VICTOR DORÉ, professeur, 446, rue Fullum. — J.-V. Dé-

SAULNIERS, courtier en immeubles, 11, place d'Armes. — OMER HÉROUX,

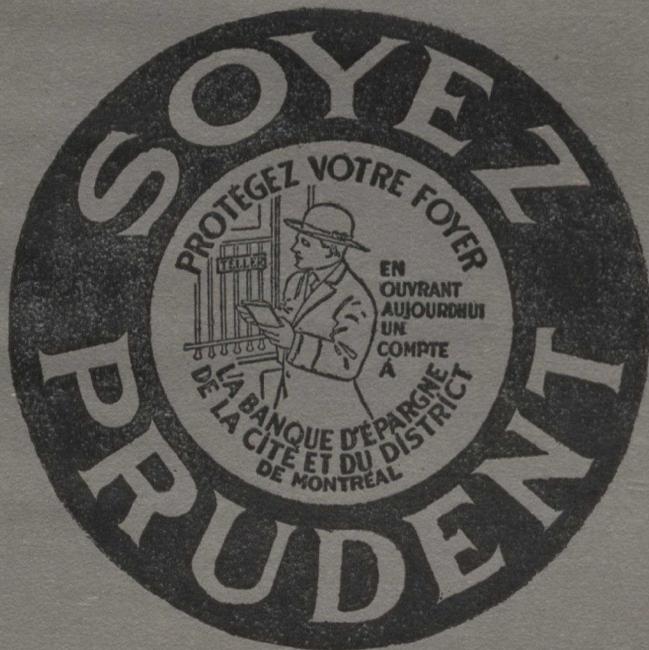
journaliste, 43, rue Saint-Vincent. — ARTHUR COURTOIS, notaire, 35, rue

Saint-Jacques.

*Chef du Secrétariat* : EMILE MILLER, bureau I, Monument National.

*Sous-chef du Secrétariat* : JOS. DUBAND, bureau I, Monument National.

*CORPORATIONS FILIALES DE LA SOCIÉTÉ* : Caisse Nationale d'Economie. — Caisse de Remboursement. — Compagnie du Monument National. — Société Nationale de Fiducie.



# Le Petit Canadien

ORGANE DE

LA SOCIÉTÉ SAINT - JEAN - BAPTISTE  
DE MONTRÉAL

---

---

Vol. 14.

MONTRÉAL, AVRIL 1917.

No 4.

---

---

## LA COLONISATION

---

Conférence prononcée au Monument National, à Montréal, le 18 mars 1917,  
par Hector Authier, agent des Terres et de la Colonisation dans l'Abitibi.

---

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs.

Le Canada n'est après tout qu'une colonie de la Grande-Bretagne, et nous sommes tous des colons. Que notre activité s'emploie à bâtir des villes au bord des fleuves ou à cultiver la terre des vallées lointaines, nous faisons de la colonisation pour le compte de l'Empire. A ce point de vue, le rude défricheur de l'Abitibi a le droit de dire au citoyen opulent de la métropole : Mon frère.

N'ayez crainte cependant, mesdames et messieurs, que je continue sur ce ton : je ne m'attarderai pas aux fraternités que nous crée la domination impériale.

Un usage presque vieux d'un siècle a rendu chez nous le terme coloniser indépendant de colonie dans le sens politique. Dans notre langage courant, colonisation signifie mise en valeur d'un territoire vierge. On a même trop restreint le sens du mot colon, qui est devenu, pour la masse, rien que le défricheur d'une " terre en bois debout ". Il est l'objet du mépris des imbéciles, tout comme l'habitant, et peut-être plus encore, car il n'est pas rare d'entendre non seulement la femme du jeune médecin, mais aussi bien des fermières dire : " Je n'irai pas vivre dans cette paroisse de colons ". Soyons plus généreux et plus larges : honorons le pionnier de l'agriculture, et donnons aussi le titre de

colon à l'industriel qui place sa scierie à la lisière de la forêt, au marchand qui y établit un comptoir, aux artisans qui y construisent un embryon de village, au curé même qui fonde la paroisse nouvelle, cellule active et vivante qui apportera bientôt au corps social une force féconde.

La colonisation s'éloigne d'année en année de Montréal, et Montréal s'éloigne aussi de la colonisation. Sans doute, les citoyens de la grande ville ont tant d'autres affaires ! On doit pardonner beaucoup d'oubli à des gens qui ont eu la fièvre de l'immeuble, et qui, avant d'en être guéris, sont pris par le tourbillon de la guerre. Je comprends qu'en de telles circonstances, vous perdiez de vue ceux qui, là-bas, plus loin que votre horizon peut-être, travaillent à agrandir les champs qui vous nourrissent.

Et puis, où sont les colonisateurs d'antan ? La grande voix de Mgr Labelle n'entraîne plus la troupe diverse des défricheurs à l'assaut des Laurentides. La plume de Buies, brisée au tombeau, n'écrit plus ces chroniques qui ont peint en couleurs si vives et si attirantes les pays du Saguenay, de l'Outaouais et de l'immense Nord.

Il me souvient des jours où J.-X. Perrault donnait des cours d'agriculture et de colonisation au Monument National ; où les journalistes montréalais bâtissaient la première école de Ferme-Neuve.

Dites-moi, mesdames et messieurs, ces temps ne reviendront-ils pas ?

— Pas durant la guerre, pensent quelques-uns.

Laissez-moi expliquer à ceux-là que la colonisation est une de ces entreprises qui ne peuvent être suspendues, sous peine de faillite. Si vous cessez de développer la paroisse naissante, vous la tuez. Les colons, voyant mentir les promesses de progrès qu'on leur a faites, se découragent vite et émigrent sous d'autres cieux. De fait, la guerre a peut-être trop ralenti la colonisation dans Ontario et dans Québec, tout comme dans l'Ouest.

Loin de moi la pensée de détourner celui qui croit de son devoir d'aller combattre les combats des Alliés. Je respecte sa conviction et j'admire sincèrement son courage. Mais je crois également nécessaire de créer de nouvelles sources de production agricole, et je sais qu'il est possible de trouver des colons parmi ceux qui ont le droit — et j'oserais dire le devoir (tel père d'une famille nombreuse) — de ne pas aller sacrifier leur vie en Europe.

D'ailleurs, on a dit que nous sommes dans l'année de la préparation de la paix ; on parle sans cesse des problèmes d'après-guerre. La colonisation en est un, le principal pour nous. La solution appropriée de ce problème aura une influence énorme sur les autres.

La Société Saint-Jean-Baptiste m'a fait l'honneur de m'inviter à vous parler de cette question. En cette année que l'on voudrait celle du retour à la terre, la trois centième de l'arrivée à Québec de Louis Hébert, vous voudrez bien sans doute entendre l'agent de colonisation, si humble soit-il. Que n'ai-je l'éloquence des conférenciers qui m'ont précédé à ces soirées de la Société Nationale : DeLorimier, Montpetit, Foran. Ma parole n'a de valeur que par mon expérience, et mon seul mérite à prêcher l'amour de la terre est d'être, puis-je lire en pastichant le poète :

“ Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine,  
Mon père, vieux colon, ma mère, canadienne ”.

Je viens donc, mesdames et messieurs, vous rappeler l'importance primordiale pour nous de la colonisation, indiquer les champs où nous devons la poursuivre, et enfin discuter les moyens d'y réussir. Nul ne s'étonnera, j'espère, si, parlant sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste, je me place exclusivement au point de vue canadien-français.

\* \* \*

*Pourquoi devons-nous faire de la colonisation?* — Pour rester les maîtres chez-nous, pour placer l'accroissement naturel de nos populations rurales, enrayer l'exode vers les villes, encourager le retour à la terre, et par là conserver la santé physique et morale de notre peuple.

La province de Québec a une superficie de 450,000,000 d'acres. Sans compter l'Ungava, elle contient 200,000,000 d'acres de terres. Dix millions, soit un vingtième seulement, sont actuellement en culture. La propriété privée, forêts, pâturages et cultures, n'atteint pas 20,000,000 d'acres, pas le dixième du total. Il s'en faut de beaucoup que tout notre territoire soit cultivable. D'après les explorations officielles, j'évalue à 30,000,000 d'acres l'étendue des sols arables dans la vieille province : un peu plus de la moitié se trouve dans le bassin du Saint-Laurent ; le reste, dans le bassin de la baie d'Hudson, au sud de la rivière Rupert. Il y aura aussi certaines cultures possibles sur les bords de la Baie James, au nord de Rupert ; mais négligeons ce facteur pour le moment. Il y a donc encore deux fois plus de terres à défricher dans la province qu'il n'y en a actuellement en production. N'est-il pas évident que si nous laissons cet héritage tomber en des mains étrangères, nous pouvons dire adieu à nos rêves de durée.

Les esprits clairvoyants l'ont compris. " Emparons-nous du sol " et " Instruisons-nous ", sont les deux mots d'ordre qu'ils nous ont donnés et que nous devons répéter sans cesse. Vous avez applaudi avec raison Monsieur Montpetit quand il s'est écrié ici, en janvier dernier : " Nous n'avons pas assez d'hommes pour qu'on se repose ". Je viens vous dire à mon tour : " Nous n'avons pas assez de terre cultivée pour qu'on se repose. ".

Notre peuple a besoin de terres neuves pour son expansion naturelle. L'excédent annuel des naissances sur les décès dans la province atteint le chiffre de 50,000. La génération née il y a vingt ans, et qu'il nous faut maintenant placer, fournit 15,000 jeunes hommes par année. Que faisons-nous de ces fils ? Distribuer sagement cette jeune armée, voilà un grand service national à organiser, et j'ose demander à la Société Saint-Jean-Baptiste de l'entreprendre. Ce devrait être notre premier devoir.

Où vont ces jeunes gens ? Nos villes en réclament un grand nombre, mais il en va encore trop aux Etats-Unis et dans l'Ouest. Nous avons des terres où les fils de cultivateurs peuvent continuer le travail paternel. Il faut les leur faire connaître, les leur faire aimer. La colonisation intensive serait un grand moyen — je ne dis pas le seul — de prévenir l'exode des populations rurales vers les centres urbains ou l'étranger. Enracinons nos gens à la terre : c'est le meilleur moyen d'accroître notre richesse et de conserver la santé physique et morale de notre race.

Edmond de Nevers a consacré une page intéressante à ce sujet de la colonisation, source de richesse :

" Il n'est, écrit-il, aucune industrie, si productive soit-elle, qui puisse se comparer au défrichement de la terre, ni pour la somme des richesses produites, ni pour l'équité de leur répartition.

" Calculons, en effet, ce que peut rapporter le travail de deux cents ouvriers pendant un espace de trois ans, dans une industrie très prospère. Je suppose que le capital soit de cent mille dollars. L'industriel a réalisé, avec la protection du gouvernement, un bénéfice net de 15% ; soit en trois ans, 45,000 dollars. De cette somme, je suppose encore que 20,000 dollars ont été consommés et que le reste a été employé pour accroître la production future ou pour la rendre plus facile ; il reste donc dans le pays une augmentation de richesse de 25,000 dollars.

" J'admets, en outre, que neuf ou dix employés supérieurs, commis, contremaîtres, aient pu économiser sur leurs appointements chacun deux cents dollars par année, portant l'augmentation en trois ans à 31,000

dollars. Quant aux ouvriers, ils ont vécu. Cette augmentation a probablement eu pour effet, d'un autre côté, en raison des tarifs protecteurs en vigueur, de faire payer à toute la population du pays un prix plus élevé pour un certain nombre d'objets de consommation.

“ Passons à l'agriculture. Les deux cents ouvriers ont obtenu du gouvernement des terres non défrichées, cent arpents chacun... Un homme défriche facilement, pendant la belle saison, dix arpents de forêt... Le colon possède donc au bout de trois ans une terre de cent arpents, dont trente en culture, que personne ne songera à évaluer à moins de mille dollars. Nous nous trouvons en présence d'une augmentation de richesse non consommable, pour la province, de 190,000 dollars. De plus, le défricheur est maintenant en état de vivre, il va chaque année augmenter la valeur de sa propriété, acheter des instruments aratoires, du bétail, et, s'il est prudent, s'il a soin de ne pas s'endetter, de ne pas se marier trop tôt, dans dix ans, il aura une installation commode, sa ferme sera toute défrichée, améliorée et vaudra cinq mille dollars. De plus, cette augmentation de richesse n'aura pas seulement profité à deux ou trois familles, mais à deux cent. Quelle calamité si, au lieu d'être utilisé dans notre pays, le travail de ces deux cents ouvriers sert à enrichir l'étranger; si, au lieu d'avoir ajouté à notre patrimoine une plus-value de 190,000 dollars, nous avons perdu deux cents chefs de famille ! ”

On peut faire à ce calcul certaines objections de détail, mais dans l'ensemble il est assez juste.

Les statistiques démontrent exactement ce que nous savions déjà d'une façon générale; que la vitalité et la fécondité de la race sont beaucoup plus grandes dans les comtés de colonisation que dans les autres. Les comtés où le taux de la natalité est le plus élevé sont, par ordre de mérite: Matane (la vallée de la Matapédia), le Lac Saint-Jean et Chicoutimi, Témiscouata, Beauce, Dorchester, Champlain, Bellechasse — tous des comtés de colonisation. C'est aussi dans ces mêmes comtés que l'excédent des naissances sur les décès est le plus fort. On remarque enfin que Pontiac-Témiscamingue a le taux de mortalité le plus faible de toute la province. Bonaventure, Bellechasse, la Beauce, Témiscouata, occupent aussi une bonne place dans la liste à ce point de vue. Dans d'autres régions de colonisation, comme Matane et le Lac Saint-Jean, la mortalité est assez élevée, mais moindre encore qu'à Montréal.

C'est bien cette vertu vivifiante des régions de colonisation qui a fait écrire à Louis Hémon, que “ la race ancienne de France a retrouvé ici son adolescence ”.

Autre constatation notable. Notre population rurale n'augmente que dans les comtés de colonisation : Beauce, Bellechasse, Bonaventure, Champlain, Chicoutimi-Saguenay, Compton, Dorchester, Gaspé, Labelle, L'Islet, Maskinongé, Montcalm, Matane, Pontiac-Témiscaming, Portneuf, Témiscouata, Terrebonne. Elle diminue dans la plupart des vieux comtés. Argenteuil, Bagot, Berthier, Brome, Chambly-Verchères, Châteauguay, Deux-Montagnes, Huntingdon, Joliette, Laprairie-Napierville, Laval, Montmorency, Richelieu, Rouville, Saint-Hyacinthe, Saint-Jean-Iberville, Soulanges-Vaudreuil, Yamaska.

En certains milieux, on dédaigne le nombre des individus ; on n'estime que leur richesse ; d'autres, sous prétexte d'esthétique, ne croient qu'à la qualité. A ceux-là, je demanderai de méditer cette pensée de Ruskin, qui fut un grand apôtre du culte du Beau : "La contrée la plus riche est celle qui nourrit le plus grand nombre d'être humains... On découvre en dernière analyse que les vraies veines de la richesse sont de pourpre et non pas d'or ; qu'elles ne sont pas dans le roc, mais dans la chair ; peut-être même que l'apogée finale, le dernier terme de la richesse, est dans la production la plus grande possible de créatures au souffle puissant, à l'oeil clair et au coeur joyeux "

Pour n'avoir pas voulu coloniser, aux 17ème et 18ème siècles, la France a perdu l'occasion de s'assurer un vaste empire en Amérique. De même, si nous refusons de soutenir et d'étendre nos entreprises actuelles de colonisation, nous courons le risque de n'être bientôt qu'une quantité négligeable au Canada. Après la guerre, le gouvernement fédéral et les grandes compagnies du transport et de la finance vont se liguer pour nous amener le plus grand nombre possible d'immigrants. Rappelez-vous les prédictions de sir Thomas Shaughnessy, le discours d'un vice-président de la banque Royale, les commentaires du *Star* et des autres grands journaux : on veut une population de 15,000,000 au pays, cinq ans après la guerre. Ces gens sont puissants ; peut-être réussiront-ils dans une large mesure. Les immigrants, venus pour la plupart des Iles-Britanniques, se fixeront dans l'Ouest et dans l'Ontario. Si vous voulez que la province de Québec conserve son rang actuel vis-à-vis de ces rivales, il faut qu'elle garde tous ses fils ; qu'elle ramène tous ceux qu'elle pourra de l'étranger, et pour cela, qu'elle ouvre et développe ses champs de colonisation, qu'elle se mette de suite à la tâche et qu'elle s'y applique sans trêve.

N'oublions jamais que nous ne serons influents et respectés que si nous sommes forts, car dans le nouveau-monde comme dans l'ancien, c'est le plus souvent la force qui mesure le droit, suivant l'expression de Bismarck.

*Où devons-nous coloniser ?*

Un jour, je discutais la question avec un marchand de bois anglais. Il soutenait que nos compatriotes auraient dû entendre l'appel de Mgr Taché et aller cultiver les prairies de l'Ouest, au lieu de déboiser les côteaux des Laurentides et des Alleghanys. Laissez en forêts, disait-il, ce que le Créateur nous donne ainsi.

J'incline à croire que ce raisonnement était juste, il y a quarante ans. Nous aurions dû alors ajourner le défrichement dans notre province et prendre notre part dans l'Ouest, y assurer par le nombre notre survivance et le respect de nos droits. Il est trop tard. Des lois scolaires rétrogrades et injustes nous ferment pour ainsi dire la porte du Manitoba et des autres provinces des prairies. Il faut nous résigner à demeurer dans l'Est du Canada et concentrer surtout nos forces dans Québec.

Et dans notre province où irons-nous ? — Partout où il y a de bonnes terres. Commençons par prendre les meilleures. Il ne devrait pas y avoir de chicanes de clochers là-dessus. Qu'il y ait émulation entre les divers centres de colonisation, à la bonne heure. Chacun a ses avantages propres et ses attraits particuliers.

Au point de vue de la colonisation agricole, on peut diviser nos terres en trois groupes : celles qui sont complètement acquises à l'agriculture, celles qui sont en voie d'être défrichées, et celles qui sont cultivables mais appartiennent encore à la Couronne. Il y a 10,000,000 d'acres dans la première catégorie ; 3 à 5 millions dans la deuxième ; 15 à 18 millions dans la troisième. La plaine du Saint-Laurent peut être considérée définitivement acquise à l'agriculture. La colonisation n'y a presque plus rien à faire. La partie en voie de défrichement comprend : les cantons de l'Est et le haut de tous les comtés à l'est de la Beauce, le Lac Saint-Jean, le Témiscaming et les bonnes vallées des Laurentides.

La Couronne possède encore d'excellentes terres dans Témiscouata, la vallée de la Métapédia, la Gaspésie, le Lac Saint-Jean, le haut des rivières du Lièvre et Gatineau, et surtout le nord-ouest de la province, le Témiscaming et l'Abitibi. Ces deux régions n'en forment qu'une géographiquement. Le Témiscaming n'est que le prolongement vers le sud, l'extrémité méridionale de cette immense contrée que nos géographes anglais ont baptisée la *Clay Belt*, contrée qui renferme autant de bonnes terres que le Manitoba, qui est plus au sud que cette province et qui jouit d'à peu près le même climat. Ontario possède les deux tiers ou les trois quarts de cette zone argileuse et Québec, le reste.

Dans un article de la *Revue Trimestrielle* (novembre 1916), M. Henri Roy, l'un des ingénieurs chargés de la classification des sols dans la province, a étudié notre domaine forestier et la part qu'il faut en distraire pour l'agriculture.

Il soutient que la colonisation en masse n'est plus possible, excepté dans nos régions du nord, et que nos bons terrains de la rive sud suffiront à peine désormais pour la colonisation locale, c'est-à-dire l'établissement des enfants des colons actuels dans le voisinage de leur paroisse natale. Il déclare que la colonisation est impossible sur la côte Nord, en bas de Québec. Pour lui, le chemin de fer du Canadien-Nord sépare approximativement le domaine forestier du domaine agricole dans les comtés de Portneuf, Champlain, Saint-Maurice, Maskinongé et Berthier.

Laissez-moi citer textuellement son opinion sur le reste du plateau laurentien et le nord :

“ A partir du comté de Berthier (en allant vers l'Ouest), le plateau s'éloigne constamment du fleuve, touche à peine à la partie septentrionale du comté de Terrebonne, pour se rapprocher de la rivière Ottawa, dans le comté d'Argenteuil. Sur toute cette frontière du plateau, qui a été passablement affouillée, l'expérience nous apprend que les premières hauteurs qui limitent la plaine ne recèlent pas, à mesure qu'on gagne l'intérieur, des richesses agricoles illimitées, comme on se plaît souvent à le dire en parlant de colonisation, et que, si nos colons peuvent en escalader avantagement les premières pentes, en défricher les premiers ravinements, ils ne peuvent impunément s'attaquer aux montagnes, que la nature n'a pu encore, malgré les siècles, préparer suffisamment pour eux. Poursuivant notre enquête en remontant l'Ottawa par les comtés d'Argenteuil, d'Ottawa et de Pontiac, nous retrouvons partout la confirmation de cette vérité, faite d'expérience, que le plateau laurentien n'est pas un pays agricole. Pourtant, certaines étendues assez rares des vallées de la rivière Rouge, de la rivière du Lièvre et de la Gatineau, font exception à la règle parce que leur sol est de formation alluviale et riche en argile.

“ Pour compléter cette étude sommaire de la valeur agricole du plateau laurentien, il reste maintenant à parler des régions du nord, le lac Saint-Jean, le Témiscaming et l'Abitibi. C'est dans la région du lac Saint-Jean que s'est fait le plus sérieux effort de colonisation tenté jusqu'ici. Durant des années, en dépit des obstacles à surmonter, le flot des colons, parti des rives du Saint-Laurent, n'a cessé de s'écouler vers le bassin du grand lac dont le territoire est à peine assez vaste pour suffire à l'éta-

blissement des défricheurs. Tout aussi intéressante est l'histoire du développement du Témiscaming. C'est dans cette région et dans celle de l'Abitibi, qui, à proprement parler n'en forme qu'une seule, que réside l'avenir de la colonisation. Le champ est assez vaste pour les besoins de plusieurs générations qui ne seront arrêtées dans leur marche vers le nord que par la rigueur du climat. Différence à noter: la plaine du Saint-Laurent est partout fertile; ici, bien que les sols argileux soient très abondants, ils sont plus ou moins morcelés par les étendues plus ou moins grandes de sols impropres à la culture. Il faudra des années et des années avant qu'on ait mis en valeur toutes les ressources agricoles de cet immense territoire; les établissements seront difficiles à relier entre eux, comme cela se voit déjà au Témiscaming, où le territoire des paroisses doit forcément, à cause de la conformation topographique du pays, prendre des contours très irréguliers, et il est probable que l'on n'y verra jamais les clochers succéder aux clochers comme dans la vallée du Saint-Laurent. ”

Que Monsieur Roy me permette de le contredire sur ce dernier point. La proportion des sols fertiles dans la zone argileuse du nord ne le cède guère à celle de la plaine du Saint-Laurent, et nous verrons, comme sur les bords du grand fleuve, les clochers succéder aux clochers, aussi rapprochés et aussi brillants, dans le bassin du lac Abitibi, les vallées de la Kinojevis et de l'Harricana.

Voilà des noms qui sonnent encore étrangement aux oreilles de notre population. Combien malheureuse est cette ignorance de la géographie et des possibilités économiques de notre propre pays, que signalait plus poliment que moi, M. l'abbé Groulx, dans *L'Action Française*, quand il écrivait: “ Nous savons fort peu de choses de notre effort économique, presque rien de la vie du petit peuple, le vrai créateur de la patrie ”.

Instruisez-vous donc, ô vous qui déeriez nos domaines du nord sans les connaître. Lisez, par exemple, dans les *Relations des Jésuites*, le voyage du père Albanel à la Baie d'Hudson, où il arriva le 28 juin 1672. Sa première surprise fut d'y trouver “ une grande variété et une grande abondance de fruits — des bluets, de petites poires noires et quantité de groiselles ”.

“ Ceux-là se sont trompés, écrit-il, qui ont cru que ce climat était inhabitable, soit à raison des grands froids, des glaces et des neiges, soit par le défaut de bois propre à bâtir et à se chauffer. Ils n'ont pas vu ces vastes et épaisses forêts, ces belles plaines et ces grandes prairies qui bordent les rivières en maints endroits... Je puis assurer qu'au -15ème de juin, il y avait des roses sauvages aussi belles et aussi odoriférantes

qu'à Québec. La saison même nous paraissait plus avancée, l'air fort doux et agréable ''.

Enfin, preuve plus concluante que tous les auteurs, Ontario a ouvert avant nous sa section de la zone argileuse, grâce à son chemin de fer Témiscaming et Nord-Ontario. Depuis dix ans, on y fait de la culture, au nord du lac Témiscaming jusqu'au Transcontinental. Or, quels ont été les résultats? L'an dernier, cette région d'Ontario se classait première des 54 comtés agricoles de la province pour le rendement à l'acre des céréales, et en place très honorable pour le foin et les légumes. Allons-nous donc soutenir que notre part de cette région, séparée de celle d'Ontario par une ligne géométrique seulement, ne doive pas être colonisée? Serait-ce le cas de dire que ce qui est vérité au-delà de cette ligne devient erreur en deçà? Mais cette frontière n'est pas les Pyrénées! Et puis la Bonne Entente doit supprimer toutes ces Pyrénées entre nos deux provinces, n'est-ce pas?

Colonisons donc hardiment notre nord, et, en face du nouvel Ontario, fondons, de l'autre côté des Laurentides, le nouveau Québec.

*Comment y réussirons-nous?*

Ne nous faisons pas d'illusions: la tâche est difficile. Faire de la terre est un rude métier qui demande des ouvriers vaillants et courageux. Ils méritent que le gouvernement et le public s'unissent pour les guider, les soutenir et leur permettre de mener l'oeuvre à bonne fin.

Il serait intéressant, mais trop long, de retracer l'histoire de la colonisation depuis Champlain; de décrire l'héroïsme du premier défricheur, Louis Hébert; la politique de Colbert et de Talon; les méthodes des seigneurs, ces " agents des terres " d'autrefois, et la vie de leurs censitaires. Vous pouvez lire à ce sujet les études de M. l'abbé Caron, missionnaire-colonisateur du gouvernement provincial.

Nous voyons que la colonisation, commencée autour de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières, dans les basses terres du Saint-Laurent, y languit durant toute la domination française, faute de colons. Il ne vint pas de France, en moyenne, plus de 200 immigrants par année, je crois. Et après la conquête, c'est cette poignée de paysans qui sauva la situation en s'attachant au sol. Bientôt, entre 1780 et 1850, leurs fils couvrirent les vallées du Richelieu, de l'Yamaska, du Saint-François ainsi que la Beauce; entre 1850 et 1880, ils escaladèrent les contre-forts des Laurentides et des Alleghanys, et se mêlèrent aux colons anglais des Cantons de l'Est; entre 1880 et 1900, ils occupèrent le bassin du lac Saint-Jean, le nord de Montréal et les terres hautes de la rive sud; enfin, depuis 1900, nous avons pris possession du Témiscaming, et, en 1912, de l'Abitibi.

J'aurais voulu aussi vous décrire les travaux et les moeurs de nos colons. Mais vous avez lu *Jean Rivard* et vous lirez *Maria Chapdelaine*. Que puis-je ajouter à ces pages, tableaux sincères de la vie de nos défricheurs ?

La concession des terres de la Couronne se fait pas le ministre des Terres et Forêts de la province, tandis que le soin des colons est ensuite confié au ministre de la Colonisation.

Les terres classées propres à l'agriculture sont divisées en lots de cent acres chacun et vendues au prix de 60 sous l'acre, payable en cinq versements annuels. L'acquéreur doit défricher au moins trois acres par année et les mettre en culture l'année suivante. Il recevra son titre de propriétaire absolu par lettres patentes quand il aura mis en culture au moins quinze pour cent de sa terre et l'aura habitée durant trois ou cinq ans, selon la région.

Le nombre des concessions dépasse maintenant deux mille par année. Voici la liste pour les deux dernières années ensemble, divisée par districts :

Cantons de l'Est . . . . .	134
Hauts de Beauce, Bellechasse, Montmagny . . . . .	411
Témiscouata . . . . .	293
Rimouski et Métapédia . . . . .	712
Gaspésie . . . . .	293
Saguenay et lac Saint-Jean . . . . .	395
Vallée du Saint-Maurice . . . . .	69
Nord de Montréal . . . . .	426
Gatineau et Pontiac . . . . .	177
Témiscaming . . . . .	117
Abitibi . . . . .	1439

Le ministre de la Colonisation vient en aide aux colons en construisant les chemins dont ils ont besoin ; entièrement aux frais de la province dans certains cas, de concert avec les municipalités dans d'autres.

On a suggéré divers moyens d'aider les colons. M. le sénateur David et quelques autres ont demandé au gouvernement de commencer lui-même le défrichement des terres et de prêter de l'argent aux colons. Sous une forme ou une autre, ce système a été mis en oeuvre, avec un certain succès, paraît-il, dans d'autres pays : l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Argentine, quelques États de la république voisine. L'Ontario en fait présentement l'essai. C'est un gros problème. La théorie est séduisante, mais la pratique serait probablement difficile.

On a aussi proposé que tous les chemins de colonisation fussent construits d'avance par le gouvernement. Cette politique aurait des résultats considérables. Pour l'appliquer, il faudrait augmenter les crédits actuels du ministère chargé de ces travaux et lui procurer la main d'oeuvre suffisante.

On constate que, depuis la confédération, le montant dépensé pour les chemins de colonisation a été égal, en somme, à une piastre par acre de terrain concédé. Il a été concédé dans Québec un peu plus de 5,500,000 acres de terre et dépensé un peu plus de \$5,500,000.00. On pourrait partir de ces chiffres pour tenir le raisonnement suivant: si, lorsque les salaires étaient de moitié moins élevés qu'aujourd'hui, la province répondait à peine aux besoins avec une dépense d'une piastre par acre de terrain concédé, ne serait-il pas juste et nécessaire de doubler aujourd'hui le taux de la dépense, de le porter au moins à \$2.00 l'acre ? Depuis deux ans, ai-je dit plus haut, la province concède 200,000 acres par année. Ce serait donc \$400,000. que la Législature devrait voter pour la colonisation au lieu de \$200 à \$250,000.

Mais le point le plus important à mon avis pour le succès de la colonisation, c'est le choix des colons. N'est pas colon qui veut: il faut pour cette tâche des qualités physiques et morales que tout le monde n'a pas. On a attribué en partie la vitalité du peuple canadien-français au choix judicieux des immigrants de la Nouvelle-France, sous Colbert et Talon. Cette leçon vaut encore que nous la suivions. Et c'est ici que le public et les associations patriotiques en particulier devraient venir en aide au gouvernement. Voici un grand service national à organiser: mettre chacun à sa place, là où il pourra donner son rendement maximum.

Pourquoi dans chaque comté, dans chaque centre, les esprits dirigeants ne consentiraient-ils pas à donner un peu de temps à cette oeuvre ? Ce serait comme des comités de recrutement qui aviseraient les agents du ministère et leur indiqueraient à quelles portes frapper. Nous élevons naturellement les yeux sur le clergé pour soutenir ce mouvement. Dans le passé, toutes nos grandes entreprises de colonisation ont été lancées et soutenues par nos prêtres. Au lac Saint-Jean et dans le Saguenay, c'est un curé de Beauport et des prêtres de Charlevoix; au Témiscaming, sur l'Outaouais et la Gatineau, ce sont les Oblats; dans le nord de Montréal, c'est Mgr Labelle; dans les Bois-Francs et les colonies lointaines de la Métapédia, on retrouve partout le missionnaire-colonisateur à la tête des défricheurs du sol. Nous supplions le clergé de continuer cette glorieuse tradition de dévouement aux meilleurs intérêts de notre race. A ce sujet, je ne saurais mieux dire que répéter la proposition soumise naguère par un religieux de cette ville, si je ne me trompe.

“ Que dans chaque diocèse, écrivait-il, un prêtre soit nommé colonisateur; qu'il reçoive dans un canton nouveau de la Métapédia, de l'Abitibi ou d'ailleurs, un territoire de la grandeur d'une paroisse; qu'il recueille le surplus de son diocèse, qu'il l'instruise des avantages et des conditions du déplacement et qu'il aille se fixer là-bas avec ses gens, qui s'acclimateront vite et apporteront avec eux leurs coutumes régionales, comme nos ancêtres apportèrent ici leur morceau de France .

“ Une paroisse nouvelle est fondée, un autre prêtre est nommé pour continuer la besogne, et ce roulement harmonieux, cette transplantation des vieilles pépinières de la race seraient une des oeuvres les plus admirables de notre clergé, ce serait la lutte la plus efficace contre le socialisme, le paupérisme, la tuberculose, l'immoralité des villes et l'anglicisation. Ne vaut-il pas mieux prévenir le mal que le guérir ?

“ Sans doute, il faut une belle abnégation à des évêques pour organiser eux-mêmes le départ de leurs propres ouailles; mais il faut bien savoir que tôt ou tard, cette jeunesse ou ces familles partiront, et qu'au lieu de devenir des apôtres et des bâtisseurs, ils s'ajouteront probablement aux épaves et aux déclassés. Les avantages d'une organisation suivie seraient si grands et les résultats si beaux pour la religion et la patrie française que je prierais nos seigneurs les évêques d'essayer à tous prix de trouver parmi leurs prêtres le “ gardien de la cité ” qui introduise ses frères dans ces terres promises ”...

Mesdames et Messieurs, je n'aurais pas voulu terminer cette conférence sans dire un mot de la colonisation industrielle, c'est-à-dire du développement des industries connexes au défrichement des terres, l'industrie du bois par exemple. Nous nous faisons un mal énorme dans l'esprit de notre petit peuple en laissant à d'autres les entreprises les plus payantes. Jusques à quand donnerons-nous raison à cette opinion de Goldwin Smith que les Canadiens-Français sont tout au plus bons comme main-d'oeuvre ouvrière ? Ne verrons-nous jamais se réaliser le désir exprimé par Errol Bouchette, l'indépendance économique du Canada français ?

Mesdames et Messieurs, plusieurs bons mouvements ont été lancés avec succès dans notre province, au cours de ces dix dernières années. L'instruction publique s'est développée; un grand effort se fait pour renouveler notre voirie publique et notre agriculture; la croisade de tempérance a produit des résultats considérables.

Mais à quand donc le tour de la colonisation ?

Ne serait-ce pas cette année, alors que nous allons célébrer le 3ème

centenaire de l'arrivée de Louis Hébert ? On propose de lui élever un monument. Très bien. On parle de tenir un congrès de colonisation. Très bien. Nous devons honorer la mémoire de ce pionnier, glorifier en lui tous les ancêtres qui nous ont légué l'héritage qui nous nourrit. Mais souvenons-nous que le seul hommage qui compte, c'est celui des actes et non simplement des mots. Comme l'écrivait l'auteur de la *Vie Intense* : " Ce serait une triste et mauvaise chose si jamais venait le jour où nous considérerions les grands actes de nos ancêtres comme une excuse pour nous reposer paresseusement, satisfaits de ce qui a déjà été fait ; au contraire, ce devrait être là une inspiration et un appel, nous sommant de montrer que, nous aussi, nous avons du courage, de la force, et que nous aussi sommes prêts à oser grandement si le besoin surgit. "

Eh bien, je vous le demande : ne sentons-nous pas le besoin impérieux, si nous voulons assurer notre survivance, de mobiliser toutes nos forces ? de les doubler rapidement par la colonisation et l'attachement de nos fils au sol natal ? de les décupler par l'union sacrée sous la direction d'une élite ? Alors seulement nous mériterons cette parole qui nous remplit d'un si grand orgueil : " Que nous sommes dans le monde un témoignage, le témoignage d'une race qui ne sait pas mourir ".

H. A.

---

### LE COUVRE-PIEDS <sup>1</sup>

---

Elles étaient sept, sans compter les " créatures " de la maison, sept, autour du grand " métier ", dans la " chambre du fond " débarrassée de tous ses meubles, chez la Veuve Cossette, un après-midi d'automne, il y a bien longtemps.

C'est que, elle mariait son fils François, la veuve, elle le mariait à la petite Mariette Grégoire. Or, elle n'était pas riche, la petite Grégoire, sa mère " prenait des lavages " chez elle, et c'était juste pour vivre, disait-on. Alors, on lui piquait, pour son présent de Noces, un grand couvre-pieds, un beau, à fond blanc, avec de jolies petites corbeilles, en " pointes " de coton rouge.

Les voisines faisaient une " courvée ". Elles étaient là, les cheveux bien lissés, sous leurs " seines " de soie, en " mantelets " d'indienne fleurie, leurs grands tabliers blancs aux belles " engrelures ", enveloppant leurs larges jupes de tissu sombre.

---

<sup>1</sup> Cinquième prix du concours.

La "verge" au doigt, la tête basse, elles travaillaient ferme. Les aiguilles marchaient, couraient, piquaient, piquaient, les unes, "sur le droit", les autres, "sur le travers", d'autres encore, "sur le biais".

Hélas! les langues aussi piquaient ici, piquaient là. On avait parlé du "futur", de la "future", lui :

— Un si bon garçon !

— "Ménager" !

— Propre !

— Travaillant !

— Ça ne prend pas une goutte de boisson, Madame.

— Ça ne fume même pas, allons !

— Et joli garçon avec ça !

Elle :

— Belle comme un "cœur" !

— Cuisinière sans pareille !

— Bonne couturière.

— Bien instruite.

— Pas fière un brin.

— Et dévote, pieuse comme un ange du bon Dieu !

On avait comparé le couple merveilleux, à celui-ci, à celui-là; mais enfin, on allait se lasser, la conversation menaçait de languir.

Soudain, la porte s'ouvre, c'est une nouvelle ouvrière qui arrive. Une infatigable causeuse, la Rosalie, malgré ses dents postiches, un peu longues, et son petit ton nasillard.

— Bonjour vous autres !

— Bonjour Rosalie !

— Avez-vous une place pour moi ?

— Mais oui, tiens ici. On t'attendait, tu sais.

— C'est qu'il est joli, ma foi, le couvre-pieds !

— Dame! un couvre-pieds de "mariée" aussi !

— Je voulais venir aussitôt le "train fait", mais il est arrivé de la visite.

— Oui ? Qui donc comme cela ?

— Le grand "gas" au père Duclos, vous savez.

— Oui, celui qui avait "gagné" le Klondyke ?

— Justement.

— Il est revenu ?

— Ç'en a tout l'air, puisqu'il a diné chez nous, aujourd'hui.

— Ah! tu peux bien être en retard, le " gas " du père Duclos, ça parle sans comparaison, autant que ton " vieux ", Rosalie.

— Quasiment. Dans tous les cas, il en a des histoires, des drôles et des pas drôles allez. Il s'en passe des " affaires ", dans ces chantiers-là.

— Vrai ? Conte nous donc ça...

— Je veux bien. Où est Philomène ?

— Elle est dans la cuisine, avec la blonde à François, sa future brue, quoi donc !

— La petite Grégoire ?... c'est justement de son père qu'il parlait tantôt, le grand Duclos. Ils étaient partis ensemble, vous vous souvenez ?

— Oui, oui. Il n'est pas mort toujours ?

— Mort ? hélas ! oui, mort, et mort comme un misérable.

— Comment ça ? C'était un bon garçon pourtant.

— Bon garçon... oui... bien faut le dire vite. Ça me faisait drôle à moi, par bouts.

— Par exemple ! un homme qui ne prenait pas une goutte de boisson ! qui allait à la messe tous les dimanches ! un bon travaillant !

— Un sans-cœur qui a laissé sa femme dans la misère, pour s'en aller courir au Klondyke. Quelle affaire avait-il à laisser la " boutique ". Ils avaient assez pour vivre.

— Il pensait de revenir et de faire le " gros " par ici, mais...

— Mais quoi ? Qu'est-ce qui est arrivé, dis donc vite ?

— Mon doux ! Vous garderez ça pour vous autres, par exemple !!

Duclos dit qu'il était mauvais, Grégoire. Quand il se fâchait, il ne se connaissait pas. Or, il y avait un grand anglais, un " insécable " qui l'avait pris en grippe, et passait son temps à le " bâdrer ". Un bon soir la " chicane " s'éleva, après les coups de poing, ce furent les coups de couteaux. Grégoire ne voyait plus clair, il frappait à tort et à travers, enfin il arriva ce qui devait arriver. Grégoire tua l'anglais, et les mineurs " lynchèrent " Grégoire. J'ai demandé, à Duclos, ce que ça voulait dire " lynché ", et j'ai fini par comprendre, que Grégoire était mort comme un chien, pendu à une branche d'arbre, sans avoir eu le temps de dire son acte de contrition, ni même de faire " son signe de croix ".

— Ah ! mon Dieu !... Sa pauvre femme, quand elle va savoir ça !

— Et Philomène ! !

— Et la petite Mariette donc !

— Et François, croyez-vous qu'un honnête homme comme lui, voudrait d'un " tueur " pour beau-père ?

— Marier la fille d'un pendu ! Il en faudrait du courage !

Un cri étouffé... un bruit sourd, comme celui d'un corps qui s'affaisse, à l'étage supérieur, fit tressaillir les femmes.

— Qu'est-ce que cela ?...

— Ecoutez...

— Avez-vous entendu ?

— Chut ! c'est Philomène qui vient. Faudrait pas lui conter ça, les amies, elle le saura toujours assez vite.

La porte s'ouvrait, en effet, devant la maîtresse de la maison, dont la chaleur du poêle avait rougi les joues et les mains.

Les piqueuses retrouvaient contenance.

— Bon ! Vous allez venir souper, Mesdames. " Sans cérémonies ", vous savez. Je n'ai pas grand'chose à vous offrir, mais c'est de grand coeur, allez !

— Ah ! tiens, ça sent la " sagamitée ", tu as acheté du blé d'inde lessivé ? Moi aussi, le père Provençal est passé, ce matin.

— Oui, j'ai pensé que vous aimeriez cela de la " sagamitée " avec du bon sucre du pays "

— Dame ! si on aime cela !

— Mais, dis donc Philomène, où est-elle, ta future brue ?

— Mariette ? Elle est montée endormir le " petit dernier ", dans la chambre à coucher des filles. Vous savez, c'est un enfant bien " résolu ", qui a, " à cette heure ", deux ans et demi passés, mais qui ne s'endort jamais sans qu'on le berce un bon petit quart d'heure. Je l'envoie en haut, voyez-vous, c'est plus chaud là, il y a une petite trappe, dans le plancher qui laisse monter la chaleur d'en bas. Quel trésor que cette Mariette, mes amies, c'est de " l'or en barre ". Tenez, je vous souhaite chacune une Mariette, vous autres qui avez des François à marier. Bon ! vite, approchez, approchez, pendant que c'est chaud.

Et dans la grande cuisine claire, les voisines s'empresment de prendre place autour de la table, recouverte de sa plus belle nappe blanche, et on ne pense plus à Mariette, ni au beau couvre-pieds à pointes de coton rouge.

.....

Et le jour s'éteint. La nuit descend, une nuit d'automne, calme et

froide. A son tour, la lune pique de points d'or lumineux, le beau couvre-pieds à pointes rouges, dans la " chambre du fond ", qui ne contient plus que lui.

Au-dessus, dans la " chambre à coucher des filles ", où dort un enfant blond, une main tremblante laisse tomber la porte d'une petite trappe, dissimulée dans le plancher.

Un instant plus tard, une forme frêle descend, se glisse dans la chambre, s'arrête devant le rustique métier, puis lentement, à regret, après l'avoir baisée, dépose au milieu du beau couvre-pieds piqué, une petite bague, un cercle d'or où brille une perle.

La lune éclaire un galbe pur de jeune fille, elle pique les fines aiguilles de ses rayons dans de lourdes tresses de cheveux, noirs comme l'aile des hirondelles, elle transforme en diamants de grosses larmes qui roulent, suivant les piqûres délicates du couvre-pieds, en tombant de deux grands yeux couleur d'ambre brûlé.

La jeune fille s'arrête, comprimant de ses mains jointes, son coeur palpitant.

" C'était pour moi, murmure-t-elle haletante, mais on le donnera à une autre bientôt, quand on saura... "

" Mon Dieu, vous avez puni ma curiosité. Je me penchais de là-haut, pour entendre ce qu'on dirait de la petite Mariette. Mariette, la jolie, comme l'appellent les bonnes femmes. Mariette la pauvre qu'a choisie pour femme, le plus beau et le meilleur garçon du village. Oui, j'étais orgueilleuse, j'étais fière, et quel horrible secret, j'ai appris !... "

" Mon Dieu, mon Dieu, non c'est faux ! Mariette, la fille d'un meurtrier ! Mon père pendu comme un chien, a-t-elle dit, un couteau ensanglanté à la main, sans avoir eu le temps de crier miséricorde, sans avoir pu marquer son corps coupable du signe rédempteur ?... Non, non, ce n'est pas possible... Je me suis endormie, j'ai fait un rêve affreux... Pourtant, non, j'ai bien entendu, c'est Rosalie, qui parlait. Oh ! mon sang se glace dans mes veines. "

" Elles ont dit :— " Lui, marier la fille d'un meurtrier, d'un pendu, un honnête homme comme lui, jamais " ! Mon Dieu, c'est vrai ! J'étouffe, donnez-moi du courage, il faut que je m'éloigne de cette maison, qui ne peut être mienne. Demain, il trouvera ma bague de fiancée, mais moi, il ne me reverra jamais. J'irai expier le crime de mon père, je le jure sur vos pieds percés, ô Christ, témoin du martyr de mon coeur. Mariette, la fille du meurtrier, Mariette ne sera jamais la femme de François ! "

Doucement, silencieusement, pendant que dans la grande cuisine claire, on causait gaiement, elle ouvrit la fenêtre basse, s'enveloppa dans un long châle sombre, et s'élança dans la nuit noire.

Le lendemain, quand on voulut plier le grand couvre-pieds, si finement piqué, on trouva le mince cercle d'or, sur lequel, comme une larme figée, une perle brillait. Mais on ne revit jamais Mariette, la jolie fiancée qui l'avait retiré de son doigt, le soir de la "courvée".

Ceci se passa chez nous, au P'tit Canada.

Le p'tit Canada, vous savez, c'est un coin du vieux Québec, installé au temps de mon grand père entre deux plis de montagne, au coeur d'une petite ville de la Nouvelle-Angleterre, dont je vous laisse chercher le nom. Au P'tit Canada, on faisait des "courvées", on en fait encore, je pense, tout comme ici, au grand Canada.

On y parle français, tant, que pas autre chose, et j'en sais, qui, comme mon grand père paternel, ne savent, de la langue de Shakespeare, que les deux jolies échantillons que voici : " I guess not " et " What ", prononcé canadiennement (wotte).

Le bon François est maintenant un vieillard à cheveux blancs, un oncle vieux garçon, qui gâte une bonne douzaine de petits neveux et de petites nièces. Il sait depuis longtemps que Mariette, la fille du meurtrier, expie le crime de son père, au chevet des miséreux et dans les cachots des prisonniers. Il croit... que Mariette, la soeur de Charité, passera un jour devant sa porte, tendant la main pour ses pauvres, et il garde, pour le lui tendre alors, le grand couvre-pieds aux fines corbeilles de "pointes rouges" qui fut piqué à la "courvée" fatale de cette après-midi d'automne, il y a bien, bien longtemps, chez nous, au P'tit Canada.

ANGÉLINE DEMERS. (*Claire Fontaine.*)

Berthierville, novembre 1916.

---

## TERRE NEUVE ET FIANÇAILLES <sup>1</sup>

---

Pierre Grenon s'est levé dès la première barre du jour; son train est déjà presque fait, car aujourd'hui les gens du canton, convoqués la veille, viennent en courvée.

Pierre est un rude colon de Laflèche, hameau perdu sur la terre ontarienne. Tout à côté du sien, il vient d'acquérir un très grand lot, car, voyez-vous, les têtes blondes poussent au foyer, il faut pour elles

---

<sup>1</sup> Mention honorable.

multiplier les rendements par l'extension des domaines. Seulement, ce lot, hier encore couvert de pins altiers, gardent fortement attachées au sol plein de promesses, les souches grises que la hache du bucheron n'a pu que décapiter. Eh! bien, ces souches drues et tenaces disparaîtront aussi ! et c'est la courvée qui les enlèvera.

Jamais on ne refuse d'aller à la courvée chez nous, encore moins sur cette terre en train de redevenir française; à cause même des luttes vives et des persécutions de toutes sortes, on s'entraident joyeusement. C'est ainsi qu'aux avant-postes français, on conserve les belles traditions du Québec et tout ce qui fait la force du caractère national.

Depuis trois semaines, Pierre effardoche sa pièce de souches; il a déserté vers l'ouest, une large bande en taillis, afin de donner du soleil à la terre neuve où, bientôt, l'arôme des sarrazins s'élèvera pour embaumer les alentours. Les souches débarrassées des broussailles se dressent les unes contre les autres, et, du clot voisin, le cultivateur, les contemplant, calculant les milliers de bardeaux qu'il en tirera pour l'allonge qu'il se propose de faire à ses bâtiments, dès l'automne venu; les débris de racines, avant d'aller pétiller dans le gros poêle à deux ponts, feront la plus solide clôture d'embaras qui n'ait jamais été.

Le soleil vient de se lever radieux, illuminant les coteaux et les bois, faisant monter de la terre humide de rosée, une buée chaude, où danse la poussière fine des chemins. Les blés dressent leurs petites tiges vertes oscillent mollement à la moindre brise. Dans la lumière crue du matin, la route se déroule en un cordon d'argent; au sud, par le milieu de la plaine ensoleillée qui dévale, l'église de Laflèche émerge d'une mer de feuillage aux teintes douces, et, tout à l'entour, les maisons piquées de toits blancs, semblent dans l'éloignement, une volée d'oiseaux de neige sur la première verdure du printemps. Il plane sur ce paysage agreste une chaleur ardente, tempérée par les bouffées d'air frais de l'Ottawa qu'on devine tout proche. Pierre sourit: avec cette courvée il y aura des fiançailles chez lui. Pascal Viau, fils de colon, a demandé la main de Jeannette. Le prétendant n'est pas riche, mais il est actif, très intelligent, on l'aime beaucoup. De plus, le dernier lot des anciens propriétaires est entre ses mains; Pascal clôt la liste des envahisseurs pacifiques de ce coin de pays. Avant lui d'autres sont venus, marquant leur arrivée par un nouveau départ. Maintenant c'en est fait; cette terre est toute à eux, et avec elle ces énergiques habitants possèdent tout.

Jeannette a voulu donner un coup de main à sa belle-soeur. Une courvée ne va pas sans une bonne table: la grande armoire bleue de la cuisine, les étagères de la laiterie, sont bondées de rôtis, de côtelettes de

mouton, de pâtés succulents et de tartes appétissantes; de beaux " pains de Savoie " et des beignes s'amoncellent partout. La jeune cuisinière va de la huche au poêle et du poêle à la fenêtre qui donne sur le chemin du Cinq: Il n'y a pas à en douter, Jeannette attend Pascal.

Pierre voit tout cela, et dans une vision lointaine de radieux enchantements, ses fiançailles à lui reviennent avec d'autres émotions activer les forces vives de son être. Comme le temps passe! Huit bambins entourent la table qu'on allonge chaque année. Longtemps avant cette époque d'un foyer à lui, son père, le vieux Baptiste Grenon, arrivait d'en bas de Québec, seul, au sein d'une race étrangère, n'ayant d'autre bien que sa hache et son courage. Les anciens maîtres ont reculé, devant ces familles débordantes, vague vivante qui pousse la vague par les vallons et par les plaines, trouant les forêts, déchirant la terre féconde et faisant claironner très haut, avec une vigueur irrésistible, le fier, le souple, l'indomptable verbe français. C'est la marée montante de la race française sur le sol d'Ontario.

Mais voilà qu'au tournant du chemin, un bruit de voitures s'élève dans un tourbillon de poussière. Pascal Viau, suivi du vieux Grenon et de quatre de ses fils, arrive conduisant d'une main sûre un superbe cheval de trait. La bonne femme de Baptiste est avec le jeune homme; à la maison, la besogne ne manquera pas, et certes, grâce à Dieu, la vieille est encore alerte pour son âge. Pierre rencontre ses gens près de la barrière qui s'ouvre toute grande pour les recevoir. Tout de suite le père demande: " Combien en as-tu? " — " Une trentaine, reprend Pierre en défilant des noms, " les deux Lafleur, l'oncle Michel, Brunet et ses deux gendres... " — " Bigre ", interrompt le vieux en bourrant sa pipe, " ça va marcher; de mon temps on n'allait pas de cette allure, les souches tombaient de vieillesse et avec chaque récolte, disparaissaient les plus "décrépites"; quant aux autres, elles dépassaient longtemps encore les plus beaux épis". — "C'est qu'alors vous n'aviez pas les machines d'aujourd'hui, et puis, continue Pierre, vous étiez plus seul dans ce temps-là". — Ca, c'est bien vrai, murmure le vieux Grenon, songeur revoyant dans un éclair son arrivée d'il y a quarante ans, " ça c'est vrai; les faucilles et les javeliers allaient bien entre toutes les souches du monde, mais vos faucheuses et vos lieuses, c'est d'une exigence... Où donc est Viau? déjà rendu! oh! l' "insécable" et bon vieillard, qui connaît bien ces jeunesses, sourit des yeux où passe un souvenir.

Pascal a filé droit à la maison et cause depuis longtemps avec sa promise. Le dimanche d'avant, au foyer du vieux Baptiste, il a fait la grande demande; ce soir, après la courvée, la réponse comblera ses

voeux. De nouveaux venus causent bruyamment; ils s'en vont au travail, et Pascal les suit. — “ Alors, c'est entendu?... Vous viendrez pour la première n'est-ce pas? La jeune fille fait un signe. — “ Et puis ensuite à la veillée ”, finit-il, hâtant le pas pour rejoindre ses compagnons.

Ils sont là, trente, à la forte carrure; tous ceux qui avaient promis de venir. Trois équipes se partagent la tâche après s'être choisis des chefs. Pascal, chef de l'équipe du “ sorouet ”, près du bois, donne les dernières instructions à ses hommes. La courvée commence. “ Attention ”, crie Pierre, “ pas d'accident et les yeux à votre besogne ”. — “ Oui — Oui ” répondent ceux qui l'entourent. Alors le vieux Baptiste, dans un élan de foi vive, mais toute de simplicité, mettant ces travaux sous la protection de la divine Providence, ôte son grand chapeau de paille, et avec piété, fait le signe de la croix. Tous imitent le vieillard.

Déjà Pascal est à l'oeuvre; muni d'une longue tarière, il perce au-dessous d'une souche immense quatre trous profonds pendant que d'autres coupent les grosses racines qui courent à fleur de terre. Le chargeur a pris autant de cartouches de dynamite; il les a d'abord reliées par un fil de cuivre qu'il a attaché à une batterie électrique, puis les ayant fait couler jusqu'au fond, il bourre ces trous de terre glaise et de sable; l'opération est presque complète. Pour voir sauter cette première souche, les créatures et les enfants sont là. Jeannette écoute les instructions brèves de Pascal: établir le contact en exerçant une légère pression sur une tige rigide que termine une poignée arrondie. C'est un jeu pour la jeune fille. Pascal se tourne vers les hommes: “ Ça y est... ? — Alors, une... deux... trois... ” Une explosion sourde retentit, se mêle aux acclamations des hommes et aux cris des femmes et des enfants; une secousse terrible ébranle le sol d'où montent en nuages épais des masses de terre brune, en même temps qu'un être fantastique, fouillis de racines enchevêtrées d'éclats jaune comme l'or et d'un arôme pénétrant, apparaît dans ce brouillard sombre; la première souche gît là, sur le flanc, au bord d'une fosse géante. Pascal félicite Jeannette, mais la jeune fille le renvoie vite au travail: elle veut, à la fin du jour, acclamer un vainqueur.

Ses hommes sont à l'oeuvre: ils comblent la fosse, scient deux billes à bardeaux, saines, jusqu'au coeur, et traînent ce qui reste de la souche vers la clairière; c'est le premier jalon de la clôture d'embaras. Les détonations se succèdent, tantôt aiguës comme les rapides crépitements de la flamme, tantôt sourdes comme le roulement lointain du tonnerre. Les coups de hache que les échos des bois redisent longuement, le sanglot des

fibres qui se déchirent, le bruit sec des racines qui se cassent, les nuées de terre qui flottent dans l'air enveloppant tout d'un voile obscur, cet ensemble offre le spectacle d'une activité fébrile en même temps qu'étrange.

Vers deux heures de l'après-midi, Pierre, avec l'aide de sa petite sœur, passe le vin ; on prend à la hâte une légère collation. Et dans l'accalmie de ce repos, voilà que, de la petite école française, à quelques arpents plus loin, arrivent, portées par les voix fraîches des élèves, les mots graves de l'hymne bien connu :

O Canada, terre de nos aïeux,

Ton front est ceint de fleurons glorieux...

On écoute ces accents pieux à la gloire de la terre natale. Terre de souffrances et d'énergies ! Ils la défrichent en ce moment et c'est parce qu'ils l'aiment avec passion. Le rythme impressionnant des strophes se fait plus lointain et plus doux ; là-bas, dans la petite école les notes ont fini de vibrer, tandis qu'ici elles remuent délicieusement les cœurs.

Sous un soleil ardent l'ouvrage bat son plein. L'ambition stimule les gens de la courvée : qui sera vainqueur ? C'est un honneur que chacun envie. D'ailleurs, on se hâte pour terminer avant la brunante, et puis, la faim se fait pressante, on songe à ces bonnes choses qui attendent sur les tables déjà mises... Et les unes après les autres, suprême résistance, les vieilles souches se cabrent vainement ; toutes finissent par s'affaler dans des jets de poussière que la brise emporte avec l'odeur forte de la poudre noire et le parfum exquis de la terre qu'on ouvre. Les trois équipes se suivent de près ; on parle peu et par mots brefs, en phrases hachées comme l'essoufflement de chevaux qui tirent à plein collier.

Les vieux, Grenon et Landry, deux vétérans du sol, sont au comble de la joie : il faut avoir défriché pour bien savourer cette satisfaction intense des faiseurs de terre. Tous deux se baissent d'instinct, ils palpent l'argile humide, riche de l'humus accumulé depuis des siècles, où la vie semble bruire sourdement ; et de leurs mains marquées des stigmates augustes du travail, coulent des flots onctueux de la substance féconde, source prochaine d'opulentes moissons de froment.

Là-bas, un cri soudain éclate : un trait de fer en se brisant a frappé Pascal au poignet. On accourt de toutes parts : — " Ce n'est rien ; une simple graffignure, " dit le blessé, qui cherche à étancher un jet de sang vermeil... " Conservez vos places, " continue-t-il s'adressant aux siens. " je reviens bientôt. " Et il se dirige vers le ruisseau, le long de la

route. Là, adossé à la clôture, il peut encore diriger et admirer l'ensemble du travail. C'est beau ! et c'est plein d'espérance ; sera-t-il vainqueur ?

A ce moment, de la maison, Jeannette a vu le jeune homme ; elle salue à grands coups de mouchoir. Pascal tressaille d'une douce émotion et, d'un geste passionné, il envoie un affectueux baiser que la bien-aimée retourne par douzaines.

“ Encore un coup de coeur, mes braves ”, s'écrie le chef, à son retour. Décidément la chance le favorise. Les deux autres équipes traînent à cent pieds, au moins, derrière lui ; mais de part et d'autre les souches continuent de sauter à l'envi, comme des pailles que le vent soulève ; la terre vibre longuement sous l'effort de la dynamite qui éclate en sons de fanfares ; les godendards pleurent, chantent et crient dans le pin jaune, semant une longue traînée de bran de scie en une rosée de poudre d'or. Enfin la dernière souche va sauter : Pascal est vainqueur ! mais pour couronner son succès il veut faire plus encore. Lorsque la tâche est partout achevée, Pierre debout près de son père, lui montre le roi de la courvée qui herse avec ardeur sa lisière de terre neuve. Le vieux Baptiste Grenon sourit : ah ! sa Jeannette sera heureuse ! Tous avec lui admirent cette superbe pièce où dansent les rayons pâles du soleil couchant ; et dans l'ombre qui s'avance sur la plaine, les mille bruits du soir s'élèvent en un chant d'allégresse et de paix.

\* \* \*

Au milieu de la grande chambre et de la cuisine, les tables faites de planches posées sur des chevalets sont chargées de tout ce qu'on prépare depuis trois jours : c'est le repas de la courvée. Les trente défricheurs attablés mangent plus qu'ils ne parlent et le tintamarre des assiettes heurtées par les cuillères domine cette première partie du souper. Cependant la grosse faim apaisée, le vin aidant, on finit par s'interpeller d'un bout à l'autre de la table. Le rire est joyeux comme le coeur est sincère ; c'est la joie naïve et douce qu'engendre le travail des champs. Le père Grenon coule un oeil vers Pascal et Jeannette. Il semble soucieux... pourtant, par un effort de volonté, il se lève enfin ; vraiment une bonne souche lui pèse moins que ce petit discours-là ! Jeannette regarde Pascal et dans ce seul regard lui exprime tout son amour. Le silence s'est fait jusqu'au fond du fournil ; les voisines curieuses chuchotant d'éternels secrets, s'encadrent dans les portes, et, sous la clarté vacillante de la lampe suspendue, le vieil habitant promet sa quatrième fille en mariage. C'est une scène digne des temps les plus recu-

lés. " Mes amis ", commence-t-il, essuyant la sueur qui perle à son front, " vous savez que Pascal Viau a fait la grand'demande; j'ai voulu lui répondre ici. Je ne refuse pas. Jeannette non plus, je crois. Pascal est vainqueur : voilà sa récompense. " Un tonnerre d'applaudissements ébranle la maison de la cave au grenier. Dès qu'il peut reprendre, il ajoute ces quelques paroles : " Nous les marierons après les récoltes et, ça va sans dire, vous êtes tous des noces. " L'orateur s'assied au milieu des acclamations qui reprennent de plus belle. Pascal ne dit rien ; Jeannette laissant voir à son doigt une jolie bague de fiançailles, se cache le visage dans un fin mouchoir de soie blanc, mais tous deux subissent le feu roulant des souhaits les plus divers. C'est Pierre qui termine en disant : " Hein, mes vieux, pour une récompense, ç'en est une fameuse ! "

Dehors les étoiles scintillent et les bouquets de grands pins chantent sur les coteaux. Dans la salle qu'on a débarrassée, le joueur de violon accorde son instrument et prélude par quelques strilles vivement enlevées. Les fiancés, encore rougissants d'émotions, ouvrent la danse, cependant que dans la cuisine les plus vieux font la partie de quatre-sept. Toutefois, malgré la joie exhubérante, il est clair que ça ne va pas ; la journée a été trop dure. Peu à peu la sauterie perd son entrain et les tables à cartes chaument.

Alors la cour devient pleine de rumeurs. Les gens de la courvée attendent. Pierre, un fanal à la main, va de l'un à l'autre, éclairant et remerciant tour à tour. " Bah ! pas tant de cérémonies ", fait l'oncle Michel, c'était chose due, voilà tout. "

Pascal veut faire un bout de veillée près de Jeannette. Laissons-les causer d'avenir et d'amour.

Et dans le calme de ce soir de juin, par les chemins ténébreux, les gens de la courvée s'en vont. Ils disparaissent bientôt, tandis qu'après eux, un murmure de voix reste encore, puis s'éteint peu à peu. On les devine longeant le champs essouché où s'estompe dans la nuit l'amoncellement des racines dont se dégage un parfum de terre humide qui grise ces terriens de bonne race. Ensemble ils songent à la maison qu'à la Toussaint il faudra lever pour les fiancés de ce soir. . . Et, des coeurs aux lèvres, monte spontanément l'hymne que tantôt chantaient les enfants de la petite école française :

O Canada, terre de nos aïeux !

J.-H. COURTEAU. (*René Perrot.*)

Valleyfield, novembre 1916.

## CHRONIQUE DU CONSEIL GÉNÉRAL

ET DU

### SECRETARIAT

**Remaniements au Conseil général.** — Le Dr Joseph Gauvreau, notre premier vice-président général, a dû abandonner ses fonctions, à cause du mauvais état de sa santé. En lui, le Conseil général perd un officier sympathique, dévoué et d'une valeur exceptionnelle. Aussi ses collègues l'ont-ils vu partir avec les plus vifs regrets, et lui souhaitent-ils un prompt et complet rétablissement.

Le départ du Dr Gauvreau a amené les remaniements suivants dans la composition du Conseil : M. V.-E. Beaupré, second vice-président, a été élu premier vice-président; M. J.-B. Lagacé, secrétaire général a été élu second vice-président, et M. Guy Vanier, directeur, a été élu secrétaire général.

M. Arthur Courtois, N. P., président de la section Montcalm, No 3, de la paroisse Saint-Pierre, a été élu directeur. M. Courtois, dont nous avons naguère publié une excellente étude sur les devoirs des officiers de section, a fait ses preuves à la section Montcalm. C'est un jeune homme d'une très grande activité et d'un dévouement à tout épreuve. Il arrive au Conseil général bien préparé à remplir ses nouvelles fonctions, dans l'exercice desquelles, il ne saurait manquer de rendre de très grands services à notre Société et à la cause nationale.

**Changements au Secrétariat.** — Ainsi que les journaux l'ont annoncé, le soussigné a décidé d'abandonner sa charge de Chef du Secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste, qu'il occupait depuis bientôt deux ans. Il a été remplacé par M. Emile Miller, archiviste à l'Hôtel-de-Ville de Montréal, géographe-conférencier et auteur d'un ouvrage : *Terres et Peuples du Canada*, dont on a dit beaucoup de bien. Bienvenue et voeux de succès au nouveau titulaire.

**Notre concours littéraire.** — Vu l'abondance des manuscrits que nous avons reçus et le fait que l'un des juges habite Québec, notre jury n'a pas eu le temps de rendre son verdict. Les juges procèdent en ce moment à l'étude des compositions, et dès qu'ils auront fini, nous réclamerons l'hospitalité des journaux, pour rendre public, le résultat de leurs délibérations et proclamer les lauréats.

**Volume de la Corvée.** — Nous rappelons que notre volume de la *Corvée* est actuellement sous presse. Il se vendra 75 sous l'exemplaire, avec réductions importantes sur les commandes par quantité. Il constituera un "livre de prix" idéal. Adresser toutes les commandes, à M. Jos. Durand, administrateur, Bureau I, Monument National.

ARTHUR SAINT-PIERRE.

## POT-POURRI D'ANGLICISMES

(SUITE)

(Voir l'avis donné en tête de la liste précédente)

*Kicker.* — Flancher, faire la poule mouillée ; un *peureux*, une *poule mouillée* et non un kickeur.

*Kid.* — Chevreau ; gants de *peau* ou de *chevreau* et non gants de kid.

*Karasine.* — Pétrole ; on dit s'éclairer au *pétrole* et non à la karasine.

*Ledger.* — Grand livre.

*Lousse* (loose, m. ang.). — Lâche, desserré ; habit lousse : habit ample.

*Luck.* — Chance, bonheur ; *Bad luck* : mauvaise chance, guigne, guignon, *déveine*.

*Malle* (mail, m. ang.). — Poste, bureau de poste.

Aller à la *poste*, au *bureau de poste* et non à la malle.

Recevoir son *courrier* et non sa malle.

Le mot *malle* est français pour signifier le service par voitures, chemin de fer ou bateau, pour le transport des lettres.

*Maller.* — Mettre ou jeter à la poste, poster.

*Money order.* — Mandat-poste.

*Mop.* — Porte-torchon, vadrouille.

*Mouvoir* (to move). — Déménager.

*Napkin.* — Serviette (de table).

*Net.* — Filet, treillis, moustiquaire.

*Nurse.* — Bonne ; infirmière, garde-malade (dans les hôpitaux).

*Office.* — Bureau.

*Opener.* — Ouvre-boîte; débouchoir (pour bouteille).

*Overalls.* — Salopette.

*Partner.* — Partenaire (au jeu); associé.

*Pawnshop.* — Boutique d'occasion, mont-de-pitié.

*Pea-nut.* — Arachide, pistache (de terre), cacaouette (m. pop. en France).

*Peddleur.* — Colporteur.

*Pipe.* — Tuyau.

*Plaster.* — Sparadrap, taffetas gommé.

*Porridge.* — Gruau, semoule, potage quelconque.

*Pullman.* — Vagon salon (Voir nos listes de ch. de fer).<sup>1</sup>

*Rack.* — Fourragère (pour transporter le foin, la paille, etc.).

Porte-bagage (dans un vagon de ch. de fer).

*Right, all right!* — Très bien! Parfait!

(À SUIVRE)

*La Ligue des Droits du français.*

---

## LES FEMMES DU CANADA

ET LA

## CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

---

C'est pour vous, Mesdames, que j'écris spécialement ces lignes. Elles n'auront peut-être pas le don d'être immédiatement agréables, mais l'utile qu'elles recèlent m'obtiendra votre gracieux pardon; et, comptant sur votre généreuse patience, je désire vous exposer ici, sans plus long préambule, ce que je crois vous être profitable.

---

<sup>1</sup> Nous tenons à faire remarquer qu'il s'est glissé une faute dans une de nos listes sur les chemins de fer: le mot *passé* que nous avons ostracisé, est bien français, tel qu'employé pour désigner un *permis*, une *carte de circulation gratuite* ou à tarif réduit.

Vous connaissez l'histoire, jamais relue sans émotion, de ce pauvre vieillard assis derrière le poêle, mangeant sa soupe dans une misérable écuelle de bois, tandis que le fils, la belle-fille et leur " tout petit " dégustent un succulent repas, à une table élégamment servie... Quelques instants plus tard, la fable nous montre le bambin, jouant avec un petit morceau de bois. " Que fais-tu, petit ? " lui demande sa mère, et l'enfant de répondre : " Une écuelle, pour faire manger papa, quand il sera devenu vieux ". Les époux se regardent et leurs larmes disent qu'ils ont compris la leçon inconsciente que leur donne l'enfant.

Mesdames, de cette navrante historiette, que l'on voit se répéter si souvent de nos jours, hélas ! il se dégage une leçon pratique pour chacune de nous. La voici dans toute sa simplicité : puisque la plupart des enfants négligent, ou peu s'en faut, de prendre soin de leurs vieux parents, c'est aux parents, aux vieillards de l'avenir, qu'il incombe de pourvoir à leur propre bien-être futur... Mais, objectez-vous, par ces temps d'excessive cherté de la vie, où prendre l'argent nécessaire afin de former un capital suffisant pour faire face aux exigences — si minimes soient-elles — d'une vieillesse prochaine ; le salaire suffit à peine pour les besoins actuels... C'est précisément ici, Mesdames, l'occasion de citer à votre bienveillante attention, une société qui répond en tous points aux caractères de la vie présente. J'ai nommé la " Caisse Nationale d'Economie ". En effet, qui ne peut économiser de vingt-cinq sous à trois piastres par mois, suivant les classes auxquelles on peut appartenir, pour s'assurer une rente qui sera le meilleur des bâtons de vieillesse.

Lorsqu'on retire une pension viagère, croyez-le bien, Mesdames, on trouve toujours un asile chez ses fils, la place d'honneur à table et le meilleur de leurs plats.

Certes, je ne veux pas faire à vos enfants l'injure de leur dire qu'ils vous aimeront moins si vous n'avez pas de rente, ou bien qu'ils préfèrent l'argent aux auteurs de leurs jours, mais on ne saurait méconnaître le grand rôle de l'argent sur les coeurs. Soyons prudentes. A l'éducation, à l'instruction, que nous nous efforçons de leur donner, ce qui les rend déjà respectueux et reconnaissants, ajoutons l'économie prévoyante.

Et, dites-moi, en ce siècle de course effrénée pour l'argent, n'est-il pas légitime, Mesdames, de faire contribuer le précieux métal à nous

assurer une indépendance relative pour un avenir proche ou lointain ?

J'aime et j'admire la " Caisse Nationale d'Économie ", je veux qu'elle soit connue et encouragée, et je paie d'exemple, puisque ma fille et moi-même en faisons partie depuis plusieurs années déjà.

Mais je voudrais voir un plus grand nombre de mes compatriotes bénéficier des avantages de cette sage institution, et pour cela je m'adresse en toute confiance à mes sœurs Canadiennes, et j'ose espérer que ce ne sera pas en vain. Aurai-je la joie d'être lue et écoutée par un grand nombre? Oh! je ne demande pas tant que cela... Beaucoup de lettres spirituelles n'ont pas toujours obtenu de grands succès. Quant à celle qui est heureuse de vous écrire ce qu'elle a médité, l'adhésion à cette incomparable institution, d'une seule personne dans chaque paroisse la récompenserait abondamment d'avoir tracé ces quelques lignes.

Entrons donc d'emblée dans la " Caisse Nationale d'Économie ", il y va de nos plus chers intérêts, et accomplissons la bonne action de la faire connaître à toutes les personnes qui nous sont chères. VIOLETTE.

## CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

### TABLEAU D'HONNEUR DES ORGANISATEURS PERMANENTS

Inscription du mois de mars 1917	Moyenne par semaine
1 A. Thinel	1 E. Talbot
2 E. Talbot	2 Raoul Cousineau
3 Avila Bastien.	3 A. Thinel
4 L. Corriveau	4 L. Corriveau
5 J.-A. Beauparlant	5 J.-A. Beauparlant
6 J.-F. Côté	6 O. De Lottinville
7 D. Buisson	7 V. Laframboise
8 E. De Lottinville	8 D. Buisson
9 O. De Lottinville	9 Avila Bastien.
10 V. Laframboise	10 N. Milette
11 J.-I. Piché	11 E. De Lottinville
12 N. Milette	12 J.-F. Côté
13 Raoul Cousineau	13 J.-I. Piché
14 J. A. Perreault	14 J. A. Perreault

J.-A. DUBÉ, *Contrôleur du Recrutement.*

## BILAN DU MOIS DE MARS 1917 :

## RECETTES :

Balance au 28 février 1917.....		\$50,484.18
Versements Classe "A" .....	\$4,624.75	
Versements Classe "B" .....	2,374.75	
Versements Classe "C" .....	77.60	
Versements Classe "D" .....	9.50	
Versements Classe "E" .....	72.00	7,158.60
Intérêt sur Débentures payées en retard.....	15.75	
Ville Saint-Louis, intérêt.....	450.00	
Corp. Episcopale Montréal-Est, intérêt.....	630.00	
Paroisse Sainte-Philomène de Rosemont, intérêt.....	1,120.00	
Frères du Sacré-Coeur, intérêt.....	\$ 537.42	
Frères du Sacré-Coeur, amortissement.....	5,243.12	5,780.54
Intérêt sur contributions mensuelles.....	2.01	
Emprunt temporaire .....	12,000.00	19,998.30
		<u>\$77,641.08</u>

## DÉBOURSÉS :

Remboursement de décès.....	\$ 13.75	
Commutations mensuelles .....	1.05	
Prêt à l'Orphelinat Catholique .....	70,000.00	70,014.80
Balance en banques.....		<u>\$ 7,626.28</u>

## CAPITAL INALIÉNABLE AU 31 MARS 1917 :

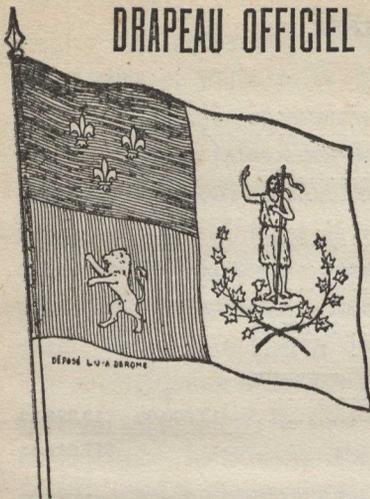
## PRÊTS :

Report.....\$818,220.34

Comm. Sco. Côte S.-Louis.....	\$20,000.00	Comm. Scol. St-Jean-Berchmans.....	67,500.00
Fr. Sacré-Coeur, Arthabaska....	5,505.22	Par. Ste-Philomène, Rosemont..	32,000.00
Paroisse de Labelle .....	18,127.52	Ville Laval des Rapides.....	39,018.00
Canton de Maniwaki.....	7,861.55	Rapide de l'Original .....	9,896.31
Comm. Sco. Shawinigan.....	11,006.32	St-Raphael de Burbidge.....	10,000.00
Ecoles séparées, Alfred, Ont....	1,000.00	St-Gabriel de Bouchette .....	10,000.00
Ecoles séparées, Nepean, B.....	3,000.00	Paroisse de Gracefield.....	10,000.00
Mun. de Jonquières.....	24,437.82	St-Alexis de la Grande Baie...	28,911.00
Mun. Sturgeon Falls .....	27,515.42	Gouvern. de la Puissance....	4,875.00
Mun. Sudbury, Ont.....	10,372.20	Ville St-Michel de Montréal...	45,000.00
Comm. Sco. de Rigaud.....	6,157.63	Ville de Lasalle .....	42,500.00
Ville de Roberval.....	5,846.11	Corp. Episc. Montréal Est....	9,000.00
Ville de Victoriaville .....	95,519.30	Ville de Dorion .....	40,320.00
2ème Div. Co. Lac St-Jean....	5,365.64	Par. St-Rédempteur de Hull...	45,000.00
Village de Warwick.....	13,800.00	Ville de Roberval.....	59,664.60
Syndics Ecole de Danville .....	5,560.04	Ville de Nicolet .....	10,000.00
Canton de Windsor .....	11,579.92	Comm. Sco. de Longueuil.....	60,000.00
Par. T. S.-Sacrement, Lachine.	20,000.00	Orph. Catholique ...	\$70,000.00
Comm. Scol. Longueuil .....	23,234.42	Moins emprunt	
Municipalité d'Asbestos .....	39,571.23	temporaire .....	12,000.00
Paroisse Saint-Stanislas .....	225,000.00		<u>58,000.00</u>
Société S. Jean-Bte, Montréal..	120,000.00	En Banques .....	7,626.28
Village Riv. St-Pierre.....	95,260.00	Intérêts accrus au 28 fév. 1917.	35,927.05
Comm. Scol. Tétréaultville.....	22,500.00		
A reporter.....	\$818,220.34		<u>\$1,443,458.62</u>

ARTHUR GAGNON, administrateur.

## DRAPEAU OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE



A côté du drapeau français qui demeure le symbole de l'idée, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a décidé de déployer à l'avenir dans les démonstrations patriotiques, un drapeau qui porte ses couleurs et les insignes qui lui sont propres. Ce drapeau, dont le modèle est conservé au secrétariat, est donc le seul drapeau officiel de notre société nationale et il est à souhaiter que toutes les sections s'en procurent un semblable pour la fête du 24 juin prochain.

La maison L.-J.-A. DEROME, chargée par le bureau exécutif de la préparation du modèle officiel, se tient à la disposition des sections pour l'exécution de toute commande. La soie employée pour la confection de ces drapeaux est de toute première qualité, et la représentation — sur les deux faces — des symboles et des inscriptions appropriées, est confiée à des artistes experts en peinture sur soie.

Il serait à souhaiter que les sections n'attendent pas à la veille de la fête nationale pour donner leur commande.

Dès maintenant la MAISON DEROME est prête à répondre aux demandes.

Pour toutes informations, s'adresser à la

### LIBRAIRIE L.-J.-A. DEROME Limitée

36, RUE NOTRE-DAME OUEST, MONTRÉAL

Domicile et bureau du soir : 262a, RUE VISITATION. Tél., EST 3435

**ARTHUR COURTOIS**  
NOTAIRE

Immeuble du Crédit Foncier, F. C.

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

Tél., MAIN 5030

Résidence : 180, RUE JEANNE-MANCE.

Tél., EST 5973

**GUY VANIER, B.A. LL. L.**  
AVOCAT

97, RUE SAINT-JACQUES. — BUREAU 76.  
MONTREAL.

Tél., MAIN 2632

## À LOUER

# BANQUE D'HOCHELAGA

Fondée en 1874

Capital versé . . . . .	\$ 4,000,000
Fonds de réserve . . . . .	3,700,000
Total de l'actif .. . . .	39,000,000

## DIRECTEURS :

MM. J.-A. Vaillancourt, président ;  
l'hon. F.-L. Béique, vice-président ;  
A. Turcotte, E.-H. Lemay, l'hon. J.-M. Wilson, A.-A. Larocque, A.-W. Bonner.  
Beaudry Leman, gérant général.  
Yvon Lamarre, inspecteur.

SIÈGE SOCIAL : 112, rue S.-Jacques, MONTRÉAL.

Bureau Principal : 95, rue S.-Jacques,

F.-G. Leduc, gérant ; P.-A. Lavallée, gérant adjoint.

164 SUCCURSALES ET AGENCES AU CANADA

32 BUREAUX DE QUARTIERS

Tout dépôt D'UN DOLLAR ou plus ouvre un compte à la Banque, sur lequel est payé deux fois par année un intérêt au taux de 3% l'an.

La Banque émet des LETTRES DE CREDIT, CIRCULAIRES et MANDATS pour les voyageurs, — ouvre des CREDITS COMMERCIAUX, — achète des TRAITES sur les pays étrangers, — vend des chèques et fait des PAIEMENTS TELEGRAPHIQUES sur les principales villes du monde, — prend un soin spécial des encaissements qui lui sont confiés, et fait remise promptement au plus bas taux du change.

# BANQUE PROVINCIALE

DU CANADA

Incorporée par Acte du Parlement en juillet 1900

Capital autorisé \$2,000,000 00

Capital payé et surplus au 31 décembre 1915 \$1,650,000.00

Siège central : 7 et 9, Place d'Armes. Montréal, Canada

## CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Président : M. H. LAPOORTE, de Laporte,  
Martin Liée, Administrateur du Crédit  
Foncier Franco-Canadien.

Vice-Présidents : M. W. F. Carsley, Capitaliste,  
Tanerède Bienville, Administrateur, Lake  
of the Woods Milling Co.

M. G. M. Bosworth, vice-président "Canadian  
Pacific Railway Co."

Hon. Alphonse Racine, de la maison Alphonse  
Racine Liée, Marchands en gros, Montréal.

M. L. J. O. Beauchemin, propriétaire de la  
Librairie Beauchemin Limitée.

M. Martial Chevalier, Directeur-gérant Crédit  
Foncier Franco-Canadien.

## BUREAU DE CONTROLE

Les fonds ou argents qui sont confiés à cette  
Banque pour son Département d'Épargne sont  
contrôlés par un Comité de Censeurs, et les pla-  
cements sont examinés mensuellement par les  
Messieurs qui composent ce comité à savoir :

Président : Hon. Sir ALEX. LACOSTE, Ex-  
Juge en Chef de la Cour du Banc du Roi.  
Dr E.P. Lachapelle, Administrateur du Crédit  
Foncier Franco-Canadien.

Hon. N. Pérodeau, N. P., ministre sans porte-  
feuille, Gouvernement de Québec, adminis-  
trateur Montreal Light Heat & Power Co.

75 bureaux dans les Provinces de Québec,  
Ontario et Nouveau-Brunswick.

Pour la commodité des travailleurs, etc., des dépôts de toutes sommes, depuis un dollar (\$1.)  
seront acceptés au Département d'Épargne. Intérêt alloué 3% sur dépôts d'épargne.

**Correspondants Étrangers :** ETATS-UNIS — New York : Metropolitan Bank, National  
Bank of Commerce, Citizens Central National Bank, Boston : National Shmut Bank,  
Chicago : Continental National Bank. ANGLETERRE : The Capital and Counties Bank.  
FRANCE : Société Générale, Comptoir National d'Escompte de Paris. ALLEMAGNE :  
Deutsche Bank. AUTRICHE : Kals, Koan, Priv. Oesterreichsche Laenderbank. ITALIE :  
Banca Commerciale Italiana.

L'Association Saint-Jean-Baptiste fait des affaires de banques avec cette institution.

# RENTIER DANS VINGT ANS !

Il suffit de verser 25 sous par mois pour s'assurer une rente viagère.

L'occasion en est offerte aux hommes, femmes et enfants de tout âge.

PAS D'EXAMEN MEDICAL.

## LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

(Assujettie à la surveillance de l'Etat)

MONUMENT NATIONAL : 286, rue Saint-Laurent

MONTRÉAL.

55,000 SOCIÉTAIRES

850 SECTIONS ET BUREAUX DE PERCEPTION

CAPITAL ACCUMULÉ : \$1,500,000.00

Ce capital est placé en valeurs de 1er ordre, de 5 à 7 pour cent.

La " Caisse Nationale ", la plus ancienne et la plus puissante société de prévoyance du pays, a pour objet d'habituer le peuple à l'économie. Qui ne peut épargner un sou par jour? Cela suffit à vous assurer, au bout de vingt ans, une pension viagère substantielle.

## La Caisse de Remboursement

Complément de la " Caisse Nationale d'Économie ", elle assure le remboursement aux héritiers des sociétaires décédés avant vingt ans de sociétariat.

Tous renseignements fournis sur demande.

On demande des agents pour le recrutement et la perception dans toute la province.

## ARGENT A PRÊTER

La Société Saint-Jean-Baptiste prête aux municipalités, aux commissions scolaires et aux fabriques. Elle traite directement avec les emprunteurs et n'achète que des débetures françaises ou bilingues.

Administrateur . . . . . Arthur Gagnon.

Directeur du recrutement . . . J.-Arthur Dubé.

Inspecteur . . . . . J.-I. Couture.

Inspecteur . . . . . Alexis Côté.